

L'HUMANISATION PAR LE LANGAGE

1) L'émergence du sujet par le langage ¹

Le langage est ce qui fait notre condition humaine, il est la seule chose que l'on ne partage pas avec les autres animaux quels qu'ils soient et implique que notre humanité ne dépend pas des seuls facteurs biologiques.

Parler suppose une distance, un décolllement du réel. De ce fait, lorsqu'il parle, l'être humain est toujours comme en exil, toujours un peu ailleurs.

C'est en entrant dans le langage que l'individu devient sujet ; c'est parce qu'en entrant dans le langage il se soumet à ses règles qu'il émerge en tant que sujet et qu'il se dote d'un inconscient. Là où Freud parlait de l'Autre scène pour les lapsus, les rêves... en somme les formations de l'inconscient, Lacan va parler de l'inconscient structuré comme un langage.

Le système langagier est « *constitué de signifiants qui ne valent que par leurs différences les uns vis à vis des autres et non en tant que tels* ». En passant par le langage, le sujet va se soumettre à un système discontinu de signifiants qui ne font que se renvoyer les uns aux autres et installent une distance irréductible entre les mots et ce qu'ils représentent. Lacan dira également que le mot est le meurtre de la chose.

Ce qui vaut pour les mots, vaut également pour le sujet lui-même. Il ne s'exprimera, ne pourra se dire qu'au travers de cette discontinuité signifiante ; il disparaîtra et réapparaîtra sans cesse dans son discours. Ainsi, le sujet de l'énoncé se distingue du sujet de l'énonciation. Lorsque le sujet parle, il utilise le « je », c'est à dire qu'il se représente dans le langage par un élément symbolique, il y a déjà là une distance, une coupure. Le sujet de l'énonciation va quant à lui se retrouver dans ce qui se dit au-delà, dans les lapsus par exemple pour faire apparaître le sujet de l'inconscient. En cela le sujet du langage (le parlêtre pour Lacan) n'est jamais un sujet plein, il est toujours divisé. Le système signifiant implique le vide car le signifiant ne tire son « sens » sa signification que de la différence d'avec un autre signifiant et donc de la distance qui les sépare. Le sujet se fonde sur un vide fondamental, l'identité du sujet est d'abord négative.

Cette caractéristique est propre au système langagier mais le manque du sujet s'appréhende également d'une autre façon. Avant de pouvoir parler, le petit d'homme est parlé, il est accueilli dans un bain de langage. Avant même sa conception, ses parents le pensent, le parlent. Ainsi, les mots, les signifiants qui permettent l'émergence du sujet sont d'abord ceux de l'Autre, du lieu de l'Autre, lieu du langage. Le sujet en devenir est assujéti aux signifiants de l'Autre. Ce qui le fera advenir comme sujet c'est qu'aucun signifiant venant de l'Autre ne viendra le signifier comme sujet dans sa totalité ; il y aura toujours un manque dans l'Autre.

C'est par cette négativité qu'il se devra d'assumer ; que l'humain pourra devenir sujet. C'est parce qu'il y a un manque qu'il va pouvoir y avoir l'émergence d'un désir. Cette humanisation passera par une objection à l'Autre c'est à dire accepter que l'Autre ne puisse le définir et refuser que les signifiants qu'utilisent l'Autre ne le résument entièrement.

Ainsi, dans un premier temps, il est obligé de faire sien les signifiants de l'Autre pour pouvoir penser, parler et, dans un deuxième temps, il est obligé de s'en dégager pour pouvoir penser par lui-même ; c'est cela la subjectivation. Les cas de psychoses montrent combien la séparation d'avec l'Autre n'est pas entamé et la façon dont le sujet psychotique se trouve parler, envahit par les

¹Cette partie est essentiellement basée sur un résumé du Chapitre 1 « ce que parler implique » dans « la perversion ordinaire » de Jean Pierre Lebrun édition Denoël 2007.

signifiants de l'Autre.

Ce chemin du sujet par rapport à l'Autre et à la négativité est à refaire sans cesse. Ce chemin est présent dans tout acte pour autant que l'acte est partie lié au désir et qu'il ne s'agisse pas de passage à l'acte.

Quand on pose un acte, on le fait sur la base d'un désir qui vient parler de ce manque dans l'Autre dont on a aucune connaissance. On utilise les signifiants qui viennent du lieu de l'Autre pour véhiculer un désir qui est fait d'un manque dans les signifiants dans l'Autre. Ce faisant on répète cette désaliénation de l'Autre, ce pas de côté.

– L'altérité

Lorsqu'un sujet soumis aux lois du langage rencontre un autre sujet, il est important de rappeler que cet autre sujet est lui aussi soumis aux lois du langage, ce qui donne une coloration particulière à la rencontre.

Le sujet se fonde sur un manque qui cause son désir, pour essayer d'en savoir quelque chose il utilise les mots de l'Autre pour formuler une demande qui ratera son désir mais qui relancera la demande à l'infinie. Finalement il ne sait pas ce qu'il en est de son désir ni ce qu'il demande vraiment ; il en dit toujours plus que ce qu'il veut en dire.

Lorsqu'il est face à un autre sujet, il ne sait pas ce que l'autre veut, le désir de l'autre lui est inconnu pour la bonne est simple raison que cet autre lui non plus ne sait pas ce qu'il est ce désir.

C'est également ce mécanisme qui est à l'œuvre pour l'enfant. Dans un premier temps il cherche à correspondre à ce que sa mère désire ou plutôt à correspondre à ce qu'il pense que sa mère désire ; il veut être le désir de l'Autre pour le combler. Il est confronté très tôt (et heureusement) à son inadéquation en tant qu'être à combler l'Autre. En étant elle-même inscrite dans le langage, ce qu'elle désire la mère n'en a aucune idée mais c'est cet inconnu, ce vide qui sera transmis à l'enfant et qui sera par la suite comblé par des mots d'où l'impression spontanée qu'il n'y a pas de manque.

Lacan va se baser sur ce rapport à l'Autre pour définir l'angoisse. Il prend l'exemple de la mante religieuse. Il imagine la place du mâle de la mante religieuse face à elle, regardant son image dans l'œil de la femelle mais n'y trouvant aucun sens à ce que pourrait être le désir de l'Autre. L'angoisse c'est se percevoir sans savoir quel objet on est pour l'Autre. L'angoisse est un affect sans objet mais le manque est du côté du sujet.

Ce qui est angoissant c'est être face à l'inconnu de la demande de l'autre. Ce qui vient faire médium entre désir et demande c'est le phallus, qui va définir le champ du désir à l'intérieur de la demande ; je reviendrais un peu plus tard sur cette notion de phallus.

Il y a un prix à payer pour le sujet à cette intégration au langage car la parole implique le vide ; le mot peut reconforter mais rate et ratera toujours la chose qu'il est censé évoquer ; le sujet pourra toujours espérer une communion avec l'objet perdu, mais le fait de le nommer marque une coupure ; le mot véhicule le manque, la perte. Prendre la parole implique d'assumer ce manque à être qui ne sera jamais comblé et d'en assumer les conséquences.

– le redoublement du manque

Le premier manque est créé par le langage, c'est un système symbolique qui va creuser un trou dans le réel. A partir du moment où l'on a les mots, il n'y a plus besoin de la présence de la chose, elle est véhiculée en tant que symbole par le langage.

Le second manque est lié au lieu de l'Autre. Pour se construire, l'infans va s'en remettre au signifiant de l'Autre. Mais ces signifiants ne diront jamais qui il est ; l'Autre creuse un vide, une place où le sujet pourra se loger. C'est à dire que dans l'Autre il manque le signifiant ultime qui pourra dire qui

est le sujet. C'est de ce vide que le sujet tire sa singularité.
Ainsi, dans le langage, il y a ce redoublement du manque à chaque parole.

– La négativité comme fondement de l'humain

Ce vide qui se redouble dans l'entrée du sujet dans le langage peut être considéré comme ce qui spécifie la condition d'être humain. Pas d'humain sans ce rapport au vide. Ce qui fait dire à Robert Anthelme dans son livre « *l'espèce humaine* » à propos des camps d'extermination « *Il peut tuer un homme mais il ne peut pas le changer en autre chose* ». Comme l'humanité réside, se fonde sur un vide, il est par définition inatteignable même si les Nazis ont tenté de supprimer cette humanité chez les juifs, d'abord par la suppression de la vie mais également dans une seconde tentative par une tentative de suppression de l'acte même (suppression de toutes traces du passé des personnes).

– Le Phallus comme place du vide

Bien qu'habité par le vide au cœur du langage, le sujet s'en défend pour ne pas y être englouti. Le vide n'est pas le néant qui serait ce qu'il y a lorsqu'il n'y a pas de langage. Le vide dessine en creux un bord ; l'absence sous-tend la présence. Ce qui va venir symboliser cette place, ce vide pour le sujet inscrit dans le langage c'est le phallus. Le phallus, signifiant d'exception en dehors de la chaîne signifiante va venir symboliser ce lieu du manque en même temps que la possibilité (fantasmatiquement) de le combler, il désigne à la fois le plein et le vide. Cette dualité du phallus est importante pour l'altérité. D'un côté il permet de ne pas être englouti par le vide, de le supporter, de l'autre il vient le rappeler, le signifier. Cela a toute son importance dans la rencontre avec l'autre, car si le phallus ne joue pas sa fonction, si le vide est nié alors l'autre pourrait signifier ce qu'il en est de l'interlocuteur, lui dire « sa vérité ». Lorsque l'autre nous désigne par des signifiants quelques qu'ils soient, il y a toujours une possibilité de s'en écarter, de ne pas y croire vraiment, de ne pas s'y résumer même si parfois il est possible d'être « bousculé » par les mots de l'autre, le vide est respecté. Il n'en va pas de même dans la psychose où le sujet se trouve aliéné à l'autre sans possibilité de se détacher des signifiants énoncés.

2) Une théorie du traumatisme par rapport au langage ²

Avec cette conception du langage comment concevoir ce que pourrait être un traumatisme et ses effets ?

Freud a développé une conception économique du traumatisme en distinguant la **peur**, l'**angoisse** et l'**effroi** dans son article « *au-delà du principe de plaisir* ». Le terme d'**angoisse** désigne un état caractérisé par l'attente du danger et la préparation à celui-ci, même s'il est inconnu. Le terme de **peur** suppose un objet défini dont on a peur. Quant au terme d'**effroi**, il désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé ; il met l'accent sur le facteur surprise ». Dans ce dernier cas, il s'agit d'un afflux d'excitation débordant les capacités de l'appareil psychique. C'est comme si lors du traumatisme, la scène traumatique rentrait en contact avec un lieu originaire dans le sujet situé au-delà de l'inconscient.

Lacan a repris le concept Freudien « *Das Ding* » qui renvoyait à la première séparation, la coupure avec la mère pour en faire un lieu originaire ; « *le dépôt chaotique au cœur de l'être d'un éprouvé originaire, celui de cette dérégulation du petit d'homme soumis aux variations extrêmes de la sensation avant qu'ait pu se constituer un sentiment de soi* » (Lebigot). (ça n'est pas sans faire penser aux pictogrammes de fusions et d'arrachements théorisés par Piera Aulagnier). C'est un au-delà du sujet par-dessus lequel doit se construire peu à peu le sujet.

²Cette partie est basée sur les conceptions du traumatisme de Jean François Lebigot

C'est l'entrée dans le langage qui fera renoncer l'infans à la chose ; à cette plénitude de sensation proche de l'extase mais qui dans le même temps lui fait côtoyer la mort ; car le réel de la mort est partout présent dans le « *Das Ding* ». En entrant dans le langage, l'enfant va devoir se contenter des signifiants imposés par l'Autre pour dire son être au monde. Le système symbolique du langage va recouvrir le réel et par là même y mettre une distance ; le sujet ne sera plus confronté au réel : la mort sera remplacée par la castration. Le sujet sera à jamais manquant pour son plus grand bien.

La loi du langage impose le renoncement à une jouissance pleine. La disparation n'est pas totale ou complète, le langage va faire disparaître le réel de la chose mais va en laisser une trace sous forme d'un objet perdu. Cet objet perdu, indéfinissable pour le sujet sera perçu comme une promesse de jouissance totale, de combler le manque. Cet objet comme on le voit, bien qu'inconscient continuera d'avoir un formidable pouvoir d'attraction. Ce sera cet objet qui sera cause du désir et la mise en scène de cet objet, le fantasme. Le fantasme, qui est un fantasme inconscient, viendra en quelque sorte faire barrage à cette retrouvaille avec l'objet ; à cette confrontation au réel de la mort.

Car l'inconscient ne connaît pas la mort ; tout à chacun peut penser sa mort mais il le fait avec l'appareil du langage, il le fait en terme de signifiants donc recouvert par du symbolique et non en confrontation direct avec le réel.

Ainsi, on peut concevoir le traumatisme comme quelque chose qui viendrait crever le fantasme inconscient du sujet pour se fixer sur la chose. Le sujet dans un moment d'effroi s'est vu mourir mais d'une manière réelle, traumatique ; « *le réel de la mort s'est imposé à lui, du dehors comme du dedans mais c'est du dedans qu'il fera répétitivement sa réapparition dans le syndrome de répétition* » (Lebigot).

Dans la névrose traumatique, la scène traumatique est prise dans un double mouvement d'horreur et de fascination. Horreur parce qu'elle porte en elle le non-sens de la mort, une sorte d'au-delà du langage et fascination parce qu'elle vient démentir la castration, le manque et se pose comme un objet réel ayant le pouvoir de combler le sujet.

Avec le traumatisme, c'est le redoublement du langage dans le symbolique et la castration qui est mis à mal. On peut se poser alors la question de ce que peut donner pour un sujet de passer par le langage c'est à dire de subir le tranchoir du symbolique puis de la castration et de voir ce redoublement être annulé par un traumatisme. C'est comme si le sujet était d'abord entré dans le langage puis en était ressortit par un traumatisme mais pour autant pourrait continuer à parler. Quel serait la nature de ce langage ? Quelle serait la nature de sa parole ? Quel serait son rapport à l'autre et au monde ?

Il me semble que le livre de Ghyslain Lévy est une proposition de réponse.

3) Le don de l'Ombre

Ghyslain Lévy évoque dans son avant-propos un changement dans le lien à l'autre : « *Aujourd'hui, la proie manque d'ombre [...] le rapport à l'autre n'est plus de manque, c'est à dire de désir. Il a perdu son ombre, son ambiguïté, son absence, son défaut* » (p 15). C'est comme si le langage ne permettait plus de véhiculer un manque, comme si l'autre nous devenait accessible, sans mystère ; comme si son désir était évacué mais dans le même temps celui du locuteur également.

Il évoque ce rapport au langage d'une manière plus précise « *Comment les mots de la langue peuvent-ils dire une réalité destructrice de la langue elle-même ? Si la langue s'énonce à partir du lieu de l'Autre, comment peut-elle s'énoncer à partir d'un effondrement catastrophique de l'Autre ?* » (p 45). Effectivement, si c'est avec les signifiants de l'Autre que le sujet s'exprime, lorsque ce dernier, s'effondre, n'est plus manquant qu'est-ce que le sujet peut exprimer, dire ? Quelle parole peut-il avoir ?

Dans sa réflexion sur « une poétique de la langue » (p22) Ghyslain Lévy distingue la parole de la langue en rapprochant la poésie de la parole en psychanalyse « *quant à la parole en psychanalyse, je la tiens comme suffisamment problématique pour venir interroger ces moments où, à la recherche de ses confins, se rencontre le non-dicible, qui n'est ni du non-dit ni de l'indicible.* ».

Il poursuit sa comparaison « *La langue du récit serait-elle la plus appropriée pour rejoindre cette part du non-dicible qui fait l'inoubliable même, ce que l'événement a construit autour de lui d'un impossible à dire plus que d'un interdit à dire* ». On peut penser qu'il y aurait pour le sujet, d'une part, un **interdit à dire** qui renverrait à la castration : le sujet ne peut rien dire de ce manque du signifiant dans l'Autre qui, s'il était nommé, réaliserait l'inceste en comblant la distance entre l'Autre et le sujet. D'autre part il y aurait un **impossible à dire** de la langue elle-même qui ne peut cerner le réel des choses. La mort en fait partie, la langue ne peut pas cerner le réel de la mort, elle ne peut que le symboliser.

C'est ainsi que Paul Celan dans sa démarche comme le souligne Ghyslain Lévy, vise à « *inventer une ombre au réel* » (p 27).

Paul Celan écrit dans la « *langue-de-mort* » (p 29). Cette langue à la particularité d'être sa langue maternelle, celle qui a permis son humanisation et en même tant la langue de la Shoah, la langue du traumatisme, de l'indicible.

Il pourra dire dans une lettre de 1946 « *... je tiens à vous dire combien il est difficile pour un juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et - permettez-moi d'évoquer cette chose terrible -, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère... Et pire encore pourrait arriver... Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en Allemand.* » (Paul Celan Poète d'après le déluge : site esprits nomades).

Ghyslain Levy pose la question comme elle s'est posée au temps de Celan : « *comment parler « l'expérience » de souffrance aux confins, dans une langue qui n'en serait pas l'inévitable répétition, tout en en réactivant sans cesse la présence ?* » (p 30). Car si le sujet s'humanise avec les mots de l'Autre, son univers, son désir est fondé au travers du désir de l'Autre. Dès lors, comment utiliser les mots de l'Autre, celui qui a agi l'horreur sans répéter cette horreur ?

Sur le même site internet d'esprits nomades que j'ai cité tout à l'heure, la poésie de Paul Celan est décrite comme « *ce combat avec l'ange de la mort, il tenta de le porter toute sa vie, interpellant Heidegger, Adorno, créant des mots propres (les schibboleths), à partir de l'impossible fécondation de l'allemand par l'hébreu.* ».

le mot schibboleths fait référence à la bible. Il était utilisé par les Giléadites pour distinguer les ephraïmites ennemis. Ils leurs faisaient dire un mot (schibboleth) qu'ils ne savaient pas prononcer correctement. Ainsi le mot vaut pour la façon dont il est prononcé, son accentuation, sa sonorité qui révèle une appartenance. Il devient un signe de reconnaissance verbal en même temps qu'il est le signe de l'altérité.

Il touche au commencement à la langue d'origine selon Derrida.

Est-ce que Paul Celan était par sa poésie dans cette tentative de faire renaître ce grand Autre de la langue victime « *d'un effondrement catastrophique* » ?

Certainement également une tentative de distinguer la langue maternelle de la langue de l'horreur. Les mots ont le même sens (c'est de l'allemand dans les deux cas), la même signification (comme

pour les tribus dans la bible) mais c'est la parole qui amène à faire une distinction, c'est parce que le mot est parlé, prononcé qu'il peut faire distinction entre les êtres.

Dès lors on peut suivre Ghislain Levy lorsqu'il définit l'écoute analytique « *N'est-ce pas la fonction même de l'écoute et de la parole analysante et, plus généralement, de l'art, que de proposer un déplacement possible de qui est resté figé, immobile, dans les glaciations de l'impassibilité traumatique, un déplacement trans-traumatique à la faveur d'un autre déplacement, celui du transfert ?* » (p 42).

Est-ce que ce serait par le transfert que pourrait se faire ce travail de reconstruction d'un grand Autre lieu du langage ? Est-ce parce qu'il y aurait quelqu'un capable d'entendre cette parole de l'horreur sans s'effondrer, sans rejouer cet effondrement du grand Autre qu'il y aurait une reconstruction possible ?

Cela pourrait expliquer le geste de Paul Celan comme le laisse entendre Ghislain Levy « *Tel serait le verdict terrible d'Adorno, survivre à Auschwitz, écrire et participer à la Culture après Auschwitz, nécessitent une indifférence, une froideur qui précisément a rendu possible Auschwitz. D'où sa conclusion : « Toute culture consécutive à Auschwitz y compris sa critique urgente, n'est qu'un tas d'ordures. » Verdict valant condamnation à mort, il était proféré par celui auquel Paul Celan vouait une admiration sans borne.* ». p (30). Si Paul Celan tentait par ses poèmes de se faire entendre, de témoigner ; vraisemblablement, celui auquel il « *vouait une admiration sans borne* » n'a pas accusé réception de cette démarche.

Il est important de pouvoir prendre la parole après un tel traumatisme encore faut-il qu'elle soit entendue.

BAERT DAMIEN
PSYCHANALYSTE RENNES